P. Raniero Cantalamessa ofmcap

« DIEU A ENVOYÉ SON FILS

POUR QUE NOUS SOYONS ADOPTÉS COMME FILS »

Première Prédication d’Avent 2021

Lors du Carême dernier, j'avais cherché à mettre en évidence le danger de vivre « etsi Christus non daretur », « comme si le Christ n'existait pas ». En poursuivant dans cette ligne, je voudrais, au cours de ces méditations d'Avent, attirer l'attention sur un autre danger semblable : celui de vivre « comme si l'Église n'était que ça », c'est-à-dire des scandales, des controverses, des affrontements de personnalités, des ragots, ou tout au plus quelque titre de mérite dans le domaine social. En bref, une affaire d'hommes comme tout le reste au cours de l'Histoire.

Mon propos est de mettre en lumière la splendeur intérieure de l'Église et de la vie chrétienne. Non pas pour fermer les yeux sur la réalité actuelle ni pour nous soustraire à nos responsabilités, mais pour les affronter dans une juste perspective et ne pas nous laisser écraser par elles. Nous ne pouvons pas demander aux journalistes et aux médias de tenir compte de la manière dont l'Église s'interprète (même s'il serait souhaitable qu'ils le fassent), mais le plus grave serait que nous, hommes d'Église et ministres de l'Évangile, nous finissions par perdre de vue le mystère qui habite l'Église et que nous nous résignions à jouer toujours dehors, à l’extérieur et sur la défensive.

*« Ce trésor, nous le portons comme dans des vases d'argile »*, écrit l'Apôtre en parlant de l'annonce de l'Évangile (2 Co 4, 7). Il serait insensé de passer tout son temps à discuter du « vase d'argile », en oubliant « le trésor ». L'Apôtre nous aide précisément à saisir le positif qu'il y a dans une telle situation. *« Ainsi »*, ajoute-t-il, *« on voit bien que cette puissance extraordinaire appartient à Dieu et ne vient pas de nous »*. (2 Co 4, 7)

Il en va de l'Église comme des vitraux d'une cathédrale. (J'en ai fait l'expérience en visitant celle de Chartres). Si l'on regarde les vitraux de l'extérieur, de la voie publique, on ne voit que des morceaux de verre sombre maintenus par des bandes de plomb tout aussi sombres. Mais si l’on entre et que l’on regarde ces mêmes vitraux à contre-jour, quelle splendeur de couleurs, d'histoires et de sens devant ses yeux ! Nous nous proposons donc de regarder l'Église de l'intérieur, au sens le plus fort du terme, à la lumière du mystère dont elle est porteuse.

Pendant le Carême, nous avons été guidés par le dogme chalcédonien du Christ, vrai homme, vrai Dieu et une personne. Nous nous laisserons guider ici par l'un des textes liturgiques les plus typiques de l'Avent, à savoir Galates 4, 4-7. Voici ce qu’il dit :

*« Mais lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et soumis à la loi de Moïse, afin de racheter ceux qui étaient soumis à la Loi et pour que nous soyons adoptés comme fils. Et voici la preuve que vous êtes des fils : Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, et cet Esprit crie "Abba !", c'est-à-dire : Père ! Ainsi tu n'es plus esclave, mais fils, et puisque tu es fils, tu es aussi héritier. »*

Dans sa brièveté, ce passage est une synthèse de tout le mystère chrétien. La Trinité y est présente : Dieu le Père, son Fils et le Saint-Esprit ; il y a l'Incarnation : *« Dieu a* envoyé *son Fils »* ; tout cela non pas dans l'abstrait et hors du temps, mais dans une histoire de salut : « dans *la plénitude des temps*». Il y a aussi la présence discrète mais essentielle de Marie : *« né d'une femme »*. Il y a enfin le fruit de tout cela, des hommes et des femmes devenus enfants de Dieu et temple de l'Esprit Saint.

*Fils de Dieu !*

Dans cette première méditation, nous réfléchissons sur la première partie du texte : *« Dieu a envoyé son Fils pour que nous soyons adoptés comme fils »*. La paternité de Dieu est au cœur même de la prédication de Jésus. Dans l'Ancien Testament aussi, Dieu est considéré comme un père. La nouveauté est que désormais, Dieu est considéré non pas tant comme le « père de son peuple Israël », dans un sens pour ainsi dire collectif, mais comme le père de tout être humain, qu'il soit juste ou pécheur, et donc dans un sens individuel et personnel. Il prend soin de chacun comme s'il était l’unique, il connaît les besoins et les pensées de chacun et va jusqu’à compter les cheveux sur sa tête.

L'erreur commise par la théologie libérale à cheval sur les XIXème et XXème siècles (notamment par son plus illustre représentant, Adolf von Harnack) a été de faire de cette paternité l'essence de l'Évangile, en faisant abstraction de la divinité du Christ et du mystère pascal. Une autre erreur (initiée avec l'hérésie de Marcion au IIème siècle et jamais complètement surmontée) consiste à voir dans le Dieu de l'Ancien Testament un Dieu juste, saint, puissant et tonitruant, et dans le Dieu de Jésus-Christ un Dieu papa tendre, affable et miséricordieux.

Non, la nouveauté du Christ ne consiste pas en cela. Elle consiste plutôt dans le fait que Dieu, restant celui qu'il était dans l'Ancien Testament, c'est-à-dire trois fois saint, juste et tout-puissant, nous est maintenant donné comme papa ! C'est là l'image fixée par Jésus au début du Notre Père et qui contient en germe tout le reste : *« Notre Père qui es aux cieux »* : *« qui es aux cieux »*, c'est-à-dire toi qui es très haut, transcendant, aussi éloigné de nous que le ciel de la terre ; mais « notre père », ou comme dans l'original « Abba ! », quelque chose de semblable à notre papa, mon père.

C'est aussi l'image de Dieu que l'Église a placée au début de son credo. « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant » : père, mais tout-puissant ; tout-puissant, mais père. C'est d’ailleurs ce dont tout enfant a besoin, d’avoir un père qui se penche sur lui, qui est tendre, avec qui il peut jouer, mais qui est en même temps fort et sûr pour le protéger, lui insuffler courage et liberté.

Dans la prédication de Jésus, on commence à entrevoir la véritable nouveauté qui va tout changer. Dieu n'est pas seulement père au sens métaphorique et moral, dans la mesure où il a créé son peuple et en prend soin. Il est aussi - et avant tout - vrai père d'un vrai fils qu'il a engendré « dès avant l'aube », c'est-à-dire avant le début du temps, et ce sera grâce à ce Fils unique que les hommes pourront eux aussi devenir enfants de Dieu au sens réel et pas seulement métaphorique. C'est la nouveauté qui transparaît dans la manière dont Jésus s’adresse habituellement au Père en l’appelant *Abbà*, et aussi dans ses paroles : *« Personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. »* (Mt 11, 27)

Il faut cependant remarquer que dans la prédication du Jésus terrestre n'apparaît pas encore toute la nouveauté apportée par lui concernant la paternité de Dieu envers les hommes. Le domaine d'application du titre « Père » reste le domaine moral, c'est-à-dire qu'il sert à définir la manière dont Dieu agit envers l'humanité et le sentiment que les hommes doivent avoir envers Dieu. La relation est de type existentiel, pas encore ontologique et essentielle. C’est pour cela qu’il fallait le mystère pascal de sa mort et de sa résurrection.

Paul reflète cette étape postpascale de la foi. Grâce à la rédemption opérée par le Christ et qui nous est appliquée dans le baptême, nous ne sommes plus enfants de Dieu au sens moral seulement, mais aussi au sens réel, ontologique. Nous sommes devenus « fils dans le Fils » ; le Christ est devenu *« le premier-né d'une multitude de frères »*. (Rm 8, 29)

Pour exprimer tout cela, l'Apôtre emploie l'idée de l'adoption : *« ... pour que nous soyons adoptés comme fils »*, *« Il nous a prédestinés à être des fils adoptifs »* (Ep 1, 5). Ce n'est qu'une analogie et, comme toute analogie, elle est insuffisante pour exprimer la plénitude du mystère. L'adoption humaine est en soi un fait juridique. Le fils adopté prend le nom de famille, la citoyenneté, la résidence de celui qui l'adopte, mais ne partage ni son sang, ni l'ADN du père ; il n'y a eu ni conception, ni douleurs, ni accouchement. Ce n'est pas comme ça pour nous. Dieu nous transmet, non seulement le nom de fils, mais aussi sa vie intime, son Esprit qui est, pour ainsi dire, son ADN. Par le baptême, la vie même de Dieu coule en nous.

Sur ce point, Jean est plus audacieux que Paul. Il ne parle pas d'adoption, mais de vrai et propre engendrement, de naissance de Dieu. Ceux qui ont cru au Christ *« sont nés de Dieu »* (Jn 1, 13) ; dans le baptême se réalise une naissance *« de l'Esprit »*, on « renaît d'en haut » (cf. Jn 3, 5-6).

*De la foi à l'admiration*

Voilà jusqu'ici les vérités de notre foi. Mais ce n'est pas sur elles que je voudrais m'attarder. Ce sont des choses que nous connaissons et que nous pouvons lire dans n'importe quel manuel de théologie biblique, dans le Catéchisme de l'Église catholique et dans des livres de spiritualité... Que visons-nous donc de différent avec cette réflexion ?

Pour le découvrir, je pars d'une phrase de notre Saint-Père dans sa catéchèse sur la Lettre aux Galates lors de l'audience générale du 8 septembre dernier. Après avoir cité notre texte sur l'adoption comme fils, il ajoutait : « Nous, chrétiens, considérons souvent comme évidente cette réalité d’être fils de Dieu. Il est bon au contraire de se souvenir toujours avec reconnaissance du moment où nous le sommes devenus, celui de notre baptême, pour vivre avec une plus grande conscience le grand don reçu. »

Voilà le danger mortel que nous courons, qui est de considérer comme acquises les choses les plus sublimes de notre foi, y compris celle d'être rien de moins que fils de Dieu, fils du créateur de l'univers, fils du tout-puissant, fils de l'éternel, fils du donateur de vie. Dans sa lettre sur l'Eucharistie, écrite peu avant sa mort, saint Jean-Paul II parlait de « l’admiration eucharistique » que les chrétiens doivent redécouvrir[[1]](#footnote-1). Nous devons dire la même chose pour la filiation divine, il nous faut passer de la foi à l'admiration. J'ose dire : de la foi à l'incrédulité ! Une incrédulité toute spéciale, celle de celui qui croit, sans pouvoir admettre ce en quoi il croit, tant cela lui paraît énorme et impensable.

En effet, être enfant de Dieu comporte une conséquence que l'on ose à peine formuler, tant elle donne le vertige. Grâce à elle, le fossé ontologique séparant Dieu de l'homme est moindre que le fossé ontologique séparant l'homme du reste de la création ! Oui, parce que par la grâce, nous devenons *« participants de la nature divine »* (2 P 1, 4).

Un exemple, qui parlera mieux que divers arguments, pour comprendre ce que signifie ne pas tenir pour acquis le fait d'être fils de Dieu. Après sa conversion, sainte Marguerite de Cortone traverse une période de terrible désolation. Dieu semble être en colère contre elle et lui fait parfois remonter à la mémoire, un par un, tous les péchés qu'elle a commis jusque dans les moindres détails, au point qu’elle n’a qu’une envie, disparaître de la surface de la terre. Un jour, après la communion, une voix s'élève soudain en elle : « Ma fille ! » Elle, qui a résisté à la vue de tous ses péchés, ne peut résister à la douceur de cette voix ; elle tombe en extase, et pendant cette extase les témoins présents l'entendent répéter, bouleversée d’admiration :

« Je suis sa fille, il l'a dit. Ô douceur infinie de mon Dieu ! Ô parole si longtemps désirée et sollicitée avec toute la ferveur de mon cœur ! Ô parole dont l’audition est de toute suavité et le souvenir de toute joie ! La douceur surpasse toute douceur ! Un océan de joie ! Ma fille ! Mon Dieu me l'a dit ! Ma fille ![[2]](#footnote-2) »

Bien avant sainte Marguerite, l'apôtre Jean avait fait l'expérience de ce même coup de foudre : *« Voyez quel grand amour nous a donné le Père pour que nous soyons appelés enfants de Dieu - et nous le sommes. »* (1 Jn 3, 1) Voilà une phrase à lire clairement avec un point d'exclamation.

*Délier son baptême*

Pourquoi est-il si important de passer de la foi à l'admiration, du contenu de la foi chrétienne (*fides quae*) à l’acte de foi (*fides qua*) ? Ne suffit-il pas de croire, et c’est bon ? Non, et pour une raison très simple : parce que c’est cela - et rien que cela – qui change vraiment la vie !

Essayons de voir quel est le chemin qui mène à ce nouveau niveau de foi. Le Saint-Père, nous venons de l'entendre, nous invite à revenir à notre baptême. Pour comprendre comment un sacrement reçu il y a si longtemps, souvent au début de la vie, peut soudainement revenir à la vie et libérer l’énergie spirituelle, nous devons garder à l'esprit certains éléments de la théologie sacramentelle.

La théologie catholique connaît l'idée de sacrement valide et licite, mais « lié ». Le baptême est souvent précisément un sacrement lié. On dit d’un sacrement qu’il est « lié » si son fruit reste ligoté, inutilisé, faute de certaines conditions qui en empêchent l’efficacité. On en a un exemple extrême dans le cas du sacrement du mariage ou des ordres sacrés reçus en état de péché mortel. Dans ces conditions, ces sacrements ne peuvent conférer aucune grâce aux personnes. Cependant, une fois l'obstacle du péché levé par une bonne confession, on parle d’une reviviscence du sacrement (*reviviscit*) grâce au don de Dieu fidèle et irrévocable, sans qu'il soit nécessaire de répéter le rite sacramentel[[3]](#footnote-3).

Le cas du mariage ou de l'ordre sacré est, disais-je, un cas extrême, mais d'autres cas sont possibles dans lesquels le sacrement, sans être complètement lié, n'est pas non plus complètement dissous, c'est-à-dire libre d'exercer ses effets. Dans le cas du baptême, qu'est-ce qui fait que le fruit du sacrement reste lié ? Les sacrements ne sont pas des rites magiques qui agissent machinalement, à l'insu de l'homme, ou sans sa collaboration. Leur efficacité est le fruit d'une synergie, ou collaboration, entre la toute-puissance divine (concrètement, la grâce du Christ ou le Saint-Esprit) et la liberté humaine.

Tout ce qui, dans le sacrement, dépend de la grâce et de la volonté du Christ est désigné comme « l'œuvre accomplie » (*opus operatum*), c'est-à-dire l'œuvre déjà réalisée, fruit objectif et indéfectible du sacrement, lorsqu'il est administré de manière valide ; tout ce qui, par contre, dépend de la liberté et des dispositions du sujet est désigné comme « l'œuvre à accomplir » (*opus operantis*), c'est-à-dire l'œuvre à réaliser, la contribution de l'homme.

La part de Dieu ou la grâce du baptême est multiple et très riche : filiation divine, rémission des péchés, inhabitation de l'Esprit Saint, vertus théologales de foi, espérance et charité infusées en germe dans l'âme. La contribution de l'homme consiste essentiellement dans la foi ! *« Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé »*. (Mc 16, 16) Il existe un synchronisme parfait entre grâce et liberté ; c'est comme lorsque les deux pôles, positif et négatif, se touchent et libèrent ainsi la lumière.

Dans le baptême reçu enfant (mais aussi dans le baptême reçu adulte, s'il n'a pas été accompagné d'une conviction intime et d'une participation), ce synchronisme vient à manquer. Il ne s'agit pas d'abandonner la pratique du baptême des enfants. L'Église l'a toujours pratiquée et défendue avec raison, considérant le baptême comme un don de Dieu, avant même d'être le fruit d'une décision humaine. Il s'agit plutôt de prendre acte de ce que cette pratique implique dans la nouvelle situation historique que nous vivons.

Autrefois, lorsque tout l'environnement était chrétien et imprégné de foi, cette foi pouvait s'épanouir, même si c’était progressif. L'acte de foi libre et personnel était « supplanté par l'Église » et exprimé, comme par personne interposée, par les parents et les parrain et marraine. Ce n'est plus le cas aujourd’hui. L'environnement dans lequel l'enfant grandit n'est pas de nature à l'aider à faire grandir la foi en lui ; ce n'est souvent pas le cas dans la famille, ce l’est encore moins souvent à l'école, et encore moins dans la société et la culture.

Voilà pourquoi j'ai parlé du baptême comme d'un sacrement « lié ». C'est comme un colis-cadeau très riche, resté scellé, comme certains cadeaux de Noël oubliés quelque part, avant même d'avoir été ouverts. Celui qui le possède a les « titres » pour accomplir tous les actes nécessaires à la vie chrétienne et aussi pour en tirer un certain fruit, bien que partiel, mais il ne possède pas la plénitude de la réalité. Dans le langage de saint Augustin, il possède le sacrement (*sacramentum*), mais pas - du moins pleinement - la réalité de celui-ci (la *res sacramenti*).

Si nous sommes ici à méditer sur cela, cela signifie que nous avons cru, qu'en nous la foi s'est ajoutée au sacrement. Que nous manque-t-il donc encore ? Il nous manque la foi-admiration, cet écarquillement des yeux et ce « Oh ! » d'émerveillement à l'ouverture du cadeau qui est la récompense la plus appréciée de celui qui a fait le cadeau. Le baptême - disaient les Pères grecs - est une « illumination » (*photismos*). Cette illumination s'est-elle déjà produite en nous ?

Posons-nous la question : est-il possible - ou plutôt, est-il permis - d'aspirer à ce niveau différent de foi dans lequel non seulement on croit, mais on expérimente et on « savoure » la vérité crue ? La spiritualité chrétienne s'est souvent accompagnée d'une réserve, voire (comme dans le cas des Réformateurs) d'un rejet de la dimension expérientielle et mystique de la vie chrétienne, considérée comme quelque chose d'inférieur et de contraire à la foi pure. Cependant, malgré les abus qui se sont produits, dans la tradition chrétienne, le courant sapientiel qui place le sommet de la foi dans le fait de « savourer » la vérité des choses crues, dans le « goût » de la vérité, y compris le goût amer de la vérité de la croix, ne s'est jamais estompé.

Dans le langage biblique, le terme *connaître* ne signifie pas avoir une idée d'une chose qui reste extérieure et séparée de moi ; il signifie entrer en relation avec elle, en faire l'expérience. (On parle même de connaître sa femme, ou de connaître la perte de ses enfants !). Jean l'évangéliste s'exclame : *« Nous avons* reconnu *l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons* cru*»* (1 Jn 4, 16) et encore : *« Nous croyons, et nous savons que tu es le Saint de Dieu »* (Jn 6, 69). Pourquoi *« reconnu et cru »* ? Qu'est-ce que *« reconnu »* ajoute à *« cru »* ? Il ajoute cette certitude intérieure par laquelle la vérité s'impose à l'esprit et l'on est obligé de s'exclamer en soi-même : « Oui, c'est vrai, il n'y a pas de doute, c'est vraiment ainsi ! ». La vérité *crue* devient une réalité *vécue*. *« Fides non terminatur ad enuntiabile sed ad rem »*, écrivait saint Thomas d'Aquin, c’est-à-dire « La foi ne s’achève pas dans les propositions, mais dans les réalités[[4]](#footnote-4) » (qu’elles expriment). On ne cesse jamais de découvrir les conséquences pratiques qui dérivent de ce principe.

*Le rôle de la parole de Dieu*

Comment rendre possible ce saut de qualité de la foi à l’admiration de se savoir fils de Dieu ? La première réponse est : la parole de Dieu ! (Il existe un deuxième moyen tout aussi essentiel - l'Esprit Saint - mais nous le laissons pour la prochaine méditation). Saint Grégoire le Grand compare la Parole de Dieu au silex, c'est-à-dire à la pierre qui servait autrefois à produire des étincelles et à allumer le feu. Il faut, dit-il, faire avec la Parole de Dieu ce que l'on fait avec le silex : la frapper à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'une étincelle se produise[[5]](#footnote-5). La ruminer, se la répéter, même à voix haute.

Dans un temps de prière ou d'adoration, essayons de répéter en nous, sans nous lasser et avec un vif désir : « Fils de Dieu ! Je suis fils, je suis fille de Dieu. Dieu est mon père ! » Ou simplement de dire : *« Notre Père qui es aux cieux »*, en le répétant longtemps, sans aller plus loin. Il est ici plus nécessaire que jamais de se rappeler les paroles de Jésus : *« Frappez, on vous ouvrira »* (Mt 7, 7). Tôt ou tard, lorsque vous vous y attendrez peut-être le moins, cela se produira : la réalité des mots, même si ce n'est que pour un instant, explosera en vous et cela vous suffira pour le reste de votre vie. Mais même si rien de marquant ne se produit, sachez que vous avez obtenu l'essentiel ; le reste vous sera donné au ciel : « Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3, 2).

*Tous frères !*

Un résultat immédiat de tout cela est que l’on prend conscience de sa propre dignité. « Ô chrétien, prend conscience de ta dignité », nous exhorte saint Léon le Grand au cours de la nuit de Noël. « Puisque tu participes maintenant à la nature divine, ne dégénère pas en revenant à la déchéance de ta vie passée[[6]](#footnote-6) ». On raconte que la fille d'un roi de France, orgueilleuse et acariâtre, réprimandait sans cesse une de ses servantes ; un jour elle lui lança en criant : « Ne sais-tu pas que je suis la fille de ton roi ? » Ce à quoi la servante répondit : « Et toi, ne sais-tu pas que je suis la fille de ton Dieu ? »

Un autre résultat, encore plus important, est l’on prend conscience de la dignité des autres, qui sont aussi fils et filles de Dieu. Pour nous chrétiens, la fraternité humaine a sa raison ultime dans le fait que Dieu est père de tous, que nous sommes tous fils et filles de Dieu, et donc frères et sœurs entre nous. Il ne peut y avoir de lien plus fort que celui-ci et, pour nous chrétiens, de raison plus urgente de promouvoir la fraternité universelle. Saint Cyprien disait : « Celui qui n'a pas l'Église comme mère ne peut pas avoir Dieu comme Père[[7]](#footnote-7) ». Nous devons ajouter : « Celui qui n'a pas son prochain comme frère ne peut avoir Dieu comme père ».

Il y a une chose, par conséquent, que nous allons essayer de ne plus faire. Nous ne dirons pas, même tacitement, à Dieu le Père : « Choisis : c’est moi ou mon adversaire ; déclare de quel côté tu es ! » On ne peut imposer à un père cette alternative cruelle de choisir entre deux fils, simplement parce qu'ils sont en conflit l'un avec l'autre. Nous ne tenterons donc pas Dieu en lui demandant d'épouser notre cause contre notre frère.

Lorsque nous serons en désaccord avec un frère, avant même d'affirmer et d'argumenter notre point de vue (qui est légitime et parfois juste), nous dirons à Dieu : « Père, sauve mon frère, sauve-nous tous les deux ; je ne veux pas avoir raison et lui tort. Je souhaite que lui aussi soit dans la vérité, ou du moins de bonne foi ». Cette miséricorde les uns envers les autres est indispensable pour vivre la vie de l'Esprit et la vie communautaire sous toutes ses formes. Elle est indispensable pour la famille et pour toute communauté humaine et religieuse, y compris la Curie romaine. « Nous sommes », dit saint Augustin, « des vases d'argile : nous nous blessons les uns les autres rien qu'en nous touchant[[8]](#footnote-8) ».

Nous avons rappelé plus haut les exclamations de sainte Marguerite de Cortone lorsqu'elle se sentait intérieurement appelée par Dieu « ma fille » : « Je suis sa fille, il l'a dit... Océan de joie ! Ma fille ! Mon Dieu me l'a dit ! Ma fille ! » Puissions-nous un jour faire cette même expérience, en entendant cette même voix de Dieu, qui, cette fois, ne résonne pas dans notre esprit (qui peut se tromper !), mais qui est écrite, noir sur blanc, sur la page de la Bible que nous méditons : « Tu n'es plus esclave, mais fils. Et puisque fils, héritier aussi ! »

L'Esprit Saint, nous le verrons la prochaine fois si Dieu le veut, est prêt à nous aider dans cette entreprise.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduction Française de Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes.

P. Raniero Cantalamessa ofmcap

« DIEU A ENVOYÉ L'ESPRIT DE SON FILS DANS NOS CŒURS »

Deuxième prédication de l'Avent 2021

En 1882, l'archéologue William M. Ramsay découvre une antique inscription grecque à Hiéropolis, en Phrygie. La découverte est offerte par le sultan Abdul Hamid au pape Léon XIII en 1892, à l'occasion de son jubilé. Elle passera ensuite du musée du Latran au musée Pio Cristiano.

L'épitaphe - décrite par les historiens comme « la reine des inscriptions chrétiennes » - contient le testament spirituel d'un évêque nommé Abercius, qui a vécu à la fin du IIème siècle. L'auteur y résume toute son expérience de foi chrétienne. Il le fait dans le langage imposé à l'époque par la « discipline des arcanes », c'est-à-dire en utilisant des métaphores et des expressions dont seuls les chrétiens pouvaient comprendre le sens, sans s'exposer ni exposer les autres à la raillerie et à la persécution. Écoutons la partie qui nous intéresse de plus près :

« Moi, nommé Abercius, [je suis] un disciple du chaste berger aux grands yeux qui fait paître les troupeaux de moutons dans les montagnes et les plaines... Il m'a enseigné les écritures dignes de foi ; il m'a envoyé à Rome pour contempler le palais et voir une reine aux vêtements et aux chaussures d'or ; j'y ai vu un peuple portant un sceau brillant. J'ai aussi visité la plaine de Syrie et toutes ses villes, et au-delà de l'Euphrate, Nisibis. Partout j’ai trouvé des frères..., j'avais Paul avec moi, et la Foi me guidait partout et me donnait pour nourriture un très gros poisson, pur, que la chaste Vierge a conçu et dont elle [la Foi] se sert pour nourrir chaque jour ses amis fidèles, ayant un excellent vin qu'elle donne avec le pain[[9]](#footnote-9) ».

Le berger « aux grands yeux », c’est Jésus, les écritures, c’est la Bible, la reine aux vêtements d'or (une allusion au psaume 45, 10) c’est l'Église, le sceau est le baptême ; Paul est bien sûr l'apôtre, le poisson, comme dans tant de mosaïques anciennes, indique le Christ ; la Vierge chaste, c’est Marie ; le pain et le vin, c’est l'Eucharistie. Aux yeux d'Abercius, Rome n'est pas tant la capitale de l'empire (qui est alors à l'apogée de sa puissance), mais « le palais » d'un autre royaume, le centre spirituel de l'Église.

Ce qui frappe dans ce testament, c'est la fraîcheur, l'enthousiasme et l'émerveillement avec lesquels Abercius regarde le monde nouveau que la foi a ouvert devant lui. Pour lui, tout cela n'est pas quelque chose d’acquis! C'est la véritable nouveauté du monde et de l'Histoire. C'est précisément pour cette raison que je l'ai rappelé, parce que c'est le sentiment que nous, chrétiens d'aujourd'hui, avons le plus besoin de redécouvrir. Il s'agit, une fois encore, de regarder les vitraux de la cathédrale depuis l'intérieur de celle-ci, plutôt que depuis la rue publique.

Après plus de quarante ans de prédication à travers le monde, je pourrais faire mien le testament d'Abercius, sans même avoir besoin d'utiliser son langage voilé. Moi aussi, à ma façon, j'ai rencontré partout ce peuple nouveau que *Lumen Gentium* de Vatican II définit comme « le peuple messianique qui a pour chef le Christ, pour statut la dignité et la liberté des fils de Dieu, pour loi le commandement nouveau d’aimer, et pour destinée enfin, le Royaume de Dieu[[10]](#footnote-10) ».

Le Concile lui-même rappelle que l'Église est composée de saints et de pécheurs ; en fait, qu'elle-même - en tant que réalité concrète et historique - est sainte et pécheresse, « casta meretrix », comme l'appellent certains Pères[[11]](#footnote-11), et que les deux choses – le péché et la sainteté - sont présentes dans chacun de ses membres, et pas seulement entre une catégorie et une autre. Il est donc juste que nous nous lamentions et pleurions sur les péchés de l'Église, mais il est également juste et approprié que nous nous réjouissions de sa sainteté et de sa beauté. Pour une fois, nous choisissons de faire cette deuxième démarche, qui est peut-être la plus difficile et la plus négligée aujourd'hui.

# La preuve que nous sommes fils de Dieu

Revenons au texte des Galates que nous commentons :

*« Mais lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et soumis à la loi de Moïse, afin de racheter ceux qui étaient soumis à la Loi et pour que nous soyons adoptés comme fils. Et voici la preuve que vous êtes des fils : Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, et cet Esprit crie "Abba !", c'est-à-dire : Père ! Ainsi tu n'es plus esclave, mais fils, et puisque tu es fils, tu es aussi héritier : c'est l'œuvre de Dieu. »* (Ga 4, 4-7)

La dernière fois, nous avons médité sur la première partie, sur le fait que nous sommes fils de Dieu ; méditons maintenant sur la deuxième partie, sur le rôle que l’Esprit Saint joue dans tout cela. Nous devons garder à l'esprit le passage presque jumeau de Romains 8, 15-16 :

*« Vous n'avez pas reçu un esprit qui fait de vous des esclaves et vous ramène à la peur ; mais vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils ; et c'est en lui que nous crions "Abba !", c'est-à-dire : Père ! C'est donc l'Esprit Saint lui-même qui atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. »*

J'ai parlé la dernière fois de l'importance de la Parole de Dieu pour goûter la douceur de se savoir fils de Dieu et faire l'expérience de Dieu comme un père très bon. Saint Paul nous dit maintenant qu'il existe un autre moyen sans lequel même la Parole de Dieu est insuffisante : l'Esprit Saint !

Saint Bonaventure termine son traité « Itinéraire de l'esprit vers Dieu[[12]](#footnote-12) » par une phrase allusive et mystérieuse ; il dit : « Cette sagesse mystique très secrète, personne ne la connaît, sauf celui qui la reçoit ; personne ne la reçoit, sauf celui qui la désire ; personne ne la désire, sauf celui qui est enflammé intérieurement par l'Esprit Saint envoyé par le Christ sur terre ». En d'autres termes, nous pouvons désirer avoir la connaissance vivante d'être fils de Dieu et d’en faire l'expérience, mais pour y parvenir, c'est l'œuvre du Saint-Esprit seul.

L'Esprit « atteste » que nous sommes fils de Dieu. Que signifient ces mots ? Il ne peut s'agir d'une sorte d'attestation externe, juridique, comme dans les adoptions naturelles, ou comme le certificat de baptême. Si l'Esprit est la « preuve » que nous sommes fils de Dieu, s'il « l'atteste » à notre esprit, il ne peut s'agir de quelque chose qui se passe quelque part, mais dont nous n'avons aucune perception et aucune confirmation.

Malheureusement, c'est ainsi que nous sommes amenés à penser. Oui, dans le baptême, nous sommes devenus fils de Dieu, membres du Christ, l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs..., mais tout cela par la foi, sans que rien ne bouge en nous. On y croit avec l'intelligence, mais on ne le vit pas avec le cœur. Comment changer cette situation ? L'Apôtre nous a donné la réponse : par l'Esprit Saint ! Non seulement le Saint-Esprit que nous avons reçu au baptême, mais celui que nous devons demander et recevoir encore et encore. L'Esprit « atteste » que nous sommes fils de Dieu ; maintenant il l’atteste, et non pas « il l’a attesté », une fois pour toutes dans le baptême.

Cherchons donc à comprendre comment l'Esprit Saint opère ce miracle d'ouvrir nos yeux à la réalité que nous portons en nous. J'ai trouvé la meilleure description de la manière dont le Saint-Esprit effectue cette opération chez le croyant, dans un sermon de Luther sur la Pentecôte. (Nous suivons, avec lui, le critère paulinien consistant à « tout examiner et retenir ce qui est bon ») (1 Thess 5, 21).

Tant que l'homme vit dans le régime du péché, sous la loi, Dieu lui apparaît comme un maître sévère, qui s'oppose à la satisfaction de ses désirs terrestres par ces mots péremptoires : « Tu dois… tu ne dois pas ». Tu ne dois pas désirer le la chose de l’autre, la femme d’un autre… Dans cet état, l'homme accumule au fond de son cœur un ressentiment sourd contre Dieu, il le voit comme adversaire de son bonheur, au point que, s'il dépendait de lui, il serait très heureux qu'il n'existe pas[[13]](#footnote-13).

Si tout cela nous semble être une vision exagérée, œuvre de grands pécheurs qui ne nous concerne pas de près, regardons à l'intérieur de nous-mêmes et voyons ce qui monte des profondeurs obscures de nos cœurs face à une volonté de Dieu, ou une obéissance qui bouleverse nos plans. Dans les Exercices Spirituels que je prêche, je propose habituellement aux participants de se soumettre à un test psychologique pour découvrir quelle idée de Dieu prévaut en eux. Je les invite à se demander : quels sentiments, quelles associations d'idées surgissent spontanément en moi, avant toute réflexion, lorsque, en récitant le Notre Père, j'arrive aux mots : « Que ta volonté soit faite » ?

Il n'est pas difficile de se rendre compte que nous associons inconsciemment la volonté de Dieu à tout ce qui est désagréable, douloureux, à tout ce qui constitue une épreuve, une exigence de renoncement, un sacrifice, à tout ce qui, en somme, peut être considéré comme mutilant notre liberté et notre développement individuel. Nous pensons que Dieu est essentiellement l'ennemi de toute célébration, joie et plaisir. Si, à ce moment-là, nous pouvions regarder notre âme comme dans un miroir, nous nous verrions comme des personnes qui baissent la tête, résignées, murmurant entre les dents : « Si on ne peut rien y faire... eh bien, que ta volonté soit faite ».

Voyons ce que fait le Saint-Esprit pour nous guérir de cette terrible déception héritée d'Adam. En entrant en nous - par le baptême, puis par tous les autres moyens de sanctification - il commence par nous montrer un autre visage de Dieu, celui que nous a révélé Jésus dans l'Évangile. Il nous le fait découvrir comme étant l'allié de notre joie, celui qui, pour nous, *« n'a pas épargné son propre Fils »* (Rm 8, 32).

Peu à peu, le sentiment filial s'épanouit, qui se traduit spontanément par ce cri : *Abba*, Père ! Nous sommes prêts à proclamer avec Job : « Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu » (Jb 42, 5). Le fils a pris la place de l'esclave et l'amour celle de la peur ! L'homme cesse d'être l'antagoniste de Dieu et devient son allié. L'alliance avec Dieu n'est plus seulement une structure religieuse dans laquelle on naît, mais une découverte, un choix, une source de sécurité inébranlable : *« Si Dieu est pour nous,* [notre allié] *qui sera contre nous ? »* (Cf. Rm 8, 31)

# La prière des enfants

Le lieu privilégié où le Saint-Esprit accomplit toujours le miracle de nous faire sentir que nous sommes enfants de Dieu, c’est la prière. L'Esprit ne nous donne pas une *loi* de prière, mais une *grâce* de prière. La prière ne nous vient pas d'abord par un apprentissage extérieur et analytique, elle nous vient par infusion, comme un don. Voilà la « bonne nouvelle » sur la prière chrétienne ! La source même de la prière vient à nous et elle consiste dans le fait que *« Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, et cet Esprit crie « Abba ! », c'est-à-dire : Père ! »* (Ga 4, 6)

Le cri du croyant, *Abba !* montre à lui seul que celui qui prie en nous, par l'Esprit, c’est Jésus, le Fils unique de Dieu. En effet, par lui-même, l'Esprit Saint ne pourrait s'adresser à Dieu en l'appelant *Abba*, car il n'est pas « engendré », mais seulement « procède » du Père. Il ne peut le faire que parce qu'il est l'Esprit du Fils unique qui poursuit dans les membres la prière de la tête.

C'est donc l'Esprit Saint qui insuffle au cœur le sentiment de filiation divine, qui nous fait *nous* *sentir* (et pas seulement *nous savoir* !) enfants de Dieu. Parfois, cette opération fondamentale de l'Esprit se produit de manière soudaine et intense dans la vie d'une personne, et l'on peut alors en contempler toute la splendeur. A l'occasion d'une retraite, d'un sacrement reçu avec des dispositions particulières, d'une parole de Dieu écoutée avec un cœur bien disposé, ou à l'occasion de la prière pour l'effusion de l'Esprit (ce qu'on appelle le « baptême dans l'Esprit »), l'âme est inondée d'une lumière nouvelle, dans laquelle Dieu se révèle à elle comme Père. On fait l'expérience de ce que signifie réellement la paternité de Dieu ; le cœur s'attendrit et la personne a le sentiment de renaître de cette expérience. Une grande confiance la remplie et un sentiment sans précédent de la condescendance de Dieu.

En d'autres occasions, cette révélation du Père s'accompagne au contraire d'un tel sentiment de la majesté et de la transcendance de Dieu que l'âme est comme submergée et réduite au silence. (Je ne décris pas mes expériences, mais celles des saints !). On comprend pourquoi certains saints commençaient le « Notre Père » et, après des heures, en étaient toujours à ces premiers mots. De sainte Catherine de Sienne, son confesseur et biographe, le Bienheureux Raymond de Capoue, écrit « qu'il lui était difficile d'arriver au bout d'un 'Notre Père' sans être déjà en extase[[14]](#footnote-14) ».

Cette manière vivante de connaître le Père ne dure généralement pas longtemps, même chez les saints. Bientôt, le croyant dit *« Abba ! »*, sans rien *sentir*, et continue à le répéter uniquement sur la parole de Jésus. Il est temps, alors, de se rappeler que moins ce cri rend heureux celui qui le pousse, plus il rend heureux le Père qui l'entend, parce qu'il est fait de foi pure et d'abandon.

Nous sommes donc comme ce célèbre musicien (je parle de Beethoven) qui, devenu sourd, continuait à composer et à exécuter de splendides symphonies pour la joie de ses auditeurs, sans pouvoir de son côté en apprécier la moindre note. À tel point que lorsque le public, après avoir entendu l'une de ses œuvres (la célèbre Neuvième Symphonie), explosa en un torrent d'applaudissements, on dut lui tirer le bas de sa tunique pour qu'il s’en rende compte et qu’il se retourne pour remercier. Sa surdité, au lieu d'éteindre sa musique, l'avait rendue plus pure, et il en va de même pour l’aridité de notre prière si nous persévérons.

Lorsque nous parlons de l'exclamation *« Abba, Père ! »*, nous ne pensons généralement qu'à ce que ce mot signifie pour la personne qui le prononce, à ce qui nous concerne. Nous ne pensons presque jamais à ce que cela signifie pour Dieu qui l'entend et à ce que cela produit en lui. Nous ne pensons pas, en somme, à la joie de Dieu d'être appelé papa. Mais celui qui est père (biologique ou spirituel) sait ce que c'est que de s'entendre appeler ainsi par le timbre inimitable de la voix de son petit garçon ou de sa petite fille. C'est comme si l’on devenait père à chaque fois, parce que chaque fois ce cri nous rappelle et nous fait prendre conscience que nous le sommes ; il touche la partie la plus intime de nous-même.

Jésus le savait, c'est pourquoi il appelait si souvent Dieu *Abba !* et il nous a appris à faire de même. Nous donnons à Dieu une joie simple et unique en l'appelant papa, la joie de la paternité. Son cœur *« se retourne »* au-dedans de lui, ses entrailles *« frémissent de compassion »* à s'entendre appeler de la sorte (cf. Os 11, 8). Et tout cela, je disais que nous pouvons le faire même lorsque nous ne « sentons » rien.

C'est précisément dans ce temps d'éloignement apparent de Dieu et d'aridité que nous découvrons toute l'importance de l'Esprit Saint pour notre vie de prière. Invisible et inaudible pour nous – *« il vient au secours de notre faiblesse »*, remplit nos paroles et nos gémissements du désir de Dieu, d'humilité, d'amour, *« et celui qui scrute les cœurs, connaît les intentions de l'Esprit »* (cf. Rm 8, 26-27). L'Esprit devient alors la force de notre « faible » prière, la lumière de notre prière éteinte ; en un mot, l'âme de notre prière. En vérité, il « baigne ce qui est aride », comme on le dit dans la séquence en son honneur.

Tout cela arrive par la foi. Il me suffit de dire ou de penser : « Père, tu m'as donné l'Esprit de Jésus ton Fils *; en faisant donc avec lui un seul esprit* » (cf 1 Co 6, 17), je récite ce psaume, je célèbre cette Sainte Messe, ou je me tiens simplement en silence, ici en ta présence. Je veux te donner cette gloire et cette joie que Jésus te donnerait si c’était lui te priait encore depuis la terre ».

# Ce que l'Esprit dit à l'Église

Avant de conclure, je voudrais mentionner une application pastorale de cette réflexion sur le rôle de l'Esprit Saint. J'ai déjà cité en d'autres occasions les paroles prononcées par le métropolite orthodoxe Ignatios de Lattaquié lors d'une réunion œcuménique solennelle en 1968, mais cela vaut la peine de les réécouter ici :

Sans l’Esprit Saint,

Dieu est loin,

Le Christ reste dans le passé,

L’Évangile est une lettre morte,

L’Église une simple organisation,

L’autorité une domination,

La mission une propagande,

Le culte une évocation,

L'agir chrétien une morale d'esclave.

Mais, avec l’Esprit Saint,

Le cosmos est soulevé et gémit dans la naissance du royaume,

L’homme lutte contre la chair,

Le Christ ressuscité est là,

L’Évangile est puissance de vie,

L’Église signifie la communion trinitaire,

L’autorité est un service libérateur,

La mission est une Pentecôte,

La liturgie est mémorial et anticipation,

L’agir humain est déifié[[15]](#footnote-15). »

Nous devons tout fonder sur le Saint-Esprit. Il ne suffit pas de réciter un Notre Père, un Je vous salue Marie et un Gloire au Père au début de nos réunions pastorales, puis de passer à toute vitesse à l'ordre du jour. Lorsque les circonstances le permettent, nous devons rester un moment exposés à l'Esprit Saint, lui donner le temps d’agir. Nous « brancher » sur lui.

Sans ces conditions préalables, les résolutions et les documents restent des mots. C'est comme durant le sacrifice d'Elijah au Mont Carmel. Élie ramassa le bois, l'arrosa sept fois ; il fit tout ce qu'il pouvait ; puis il pria le Seigneur de faire descendre le feu du ciel et de consumer le sacrifice. Sans ce feu venu d'en haut, tout n’aurait resté que bois humide (cf. 1 Rois 18, 20s.).

Voilà des choses qui, sans tapage, commencent à se produire dans l'Église. Cette année, j'ai reçu la lettre du curé d'un diocèse français. Il disait : « Depuis presque trois ans, notre archevêque nous a tous lancés dans l'aventure missionnaire et a mis en place une fraternité de missionnaires diocésains. Nous avons proposé de vivre un cycle de préparation au baptême dans l'Esprit. Ce fut une expérience merveilleuse avec 300 chrétiens de tout le diocèse, accompagnés de l'archevêque. Peu de temps après, les 28 Clarisses d'un monastère voisin ont demandé à vivre la même expérience ».

Il ne faut pas s'attendre à des réponses immédiates et spectaculaires. La nôtre n'est pas une danse du feu, comme celle des prêtres de Baal au Carmel. Les temps et les voies sont connus de Dieu seul. Souvenons-nous des paroles du Christ à ses apôtres : *« Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais vous allez recevoir une force quand le Saint-Esprit viendra sur vous ; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »* (Ac 1, 7-8) L'important est de demander et d’accueillir la force d'en haut ; la façon dont elle se manifestera revient à Dieu.

Ce besoin est particulièrement évident au moment où l'Église se lance dans l'aventure synodale. Sur ce point, nous ne pouvons que relire et méditer les paroles prononcées par le Saint-Père dans son homélie pour l'ouverture du Synode le 10 octobre dernier. Il y exhortait à prendre « un temps pour donner de la place à la prière, à l’adoration, à ce que l’Esprit veut dire à l’Eglise ».

Je me demande si, au moins dans les assemblées plénières de chaque circonscription, qu'elle soit locale ou universelle, il ne serait pas possible de nommer un animateur spirituel pour organiser des temps de prière et d'écoute de la Parole, en marge des réunions. *« C'est le témoignage de Jésus qui inspire la prophétie »*, dit l'Apocalypse (Ap 19, 10). L'esprit de prophétie se manifeste de préférence dans un contexte de prière communautaire.

Nous en avons un merveilleux exemple lors de la première crise que l'Église a dû affronter dans sa mission de proclamation de l'Évangile. Pierre et Jean sont arrêtés et mis en prison pour avoir *« enseigné le peuple et annoncé, en la personne de Jésus, la résurrection d'entre les morts »*. Ils sont libérés par le Sanhédrin avec *« l'interdiction formelle de parler ou d'enseigner au nom de Jésus »*. Les apôtres sont confrontés à une situation qui se répétera de nombreuses fois au cours de l'Histoire : se taire, en ne remplissant pas le mandat de Jésus, ou parler, avec le risque d'une intervention brutale des autorités qui met fin à tout.

Que font les apôtres ? Ils rejoignent la communauté. Qui prie. L'un d'entre eux proclame le verset du psaume : *« Les rois de la terre se dressent, les grands se liguent entre eux contre le Seigneur et son messie »* (Ps 2, 2). Un autre l'applique à ce qui s'est passé lors de l'alliance entre Hérode et Ponce Pilate au sujet de Jésus. *« Quand ils eurent fini de prier, le lieu où ils étaient réunis se mit à trembler, ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils disaient la parole de Dieu avec assurance* (parresia) *»*. (cf. Ac 4, 1-31) Paul montre que cette pratique n'est pas restée isolée dans l'Église : *« Alors, frères, quand vous vous réunissez, et que chacun apporte un cantique, ou un enseignement, ou une révélation, ou une intervention en langues, ou une interprétation, il faut que tout serve à construire l'Église. »* (1 Co 14, 26)

L'idéal pour toute résolution synodale serait de pouvoir l'annoncer - du moins idéalement - à l'Église dans les termes même de son premier concile : *« L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé… »* (Ac 15, 28) L'Esprit Saint est le seul à ouvrir de nouvelles voies, sans jamais contredire les anciennes. Il ne fait pas des choses nouvelles mais il renouvelle les choses ! C'est-à-dire qu'il ne crée pas de nouvelles doctrines et de nouvelles institutions, mais qu’il renouvelle et vivifie celles instituées par Jésus. Sans lui, nous serons toujours à la traîne dans l'Histoire. « L’Esprit Saint », disait le Saint-Père dans l'homélie mentionnée ci-dessus, « souffle toujours de façon surprenante, pour suggérer des parcours et des langages nouveaux. » Il est – et c’est moi qui ajoute ici - le maître de cet *aggiornamento* que saint Jean XXIII avait fixé comme objectif au Concile. Le Concile devait réaliser une nouvelle Pentecôte et la nouvelle Pentecôte doit maintenant réaliser le Concile !

L'Eglise latine possède un trésor à cet effet : l'hymne *Veni Creator Spiritus*. Depuis qu’il a été composé au IXème siècle, il n’a cessé de résonner dans toute la chrétienté, comme une épiclèse prolongée sur toute la création et sur l'Église. Dès les premières années du deuxième millénaire, chaque nouvelle année, chaque siècle, chaque conclave, chaque concile œcuménique, chaque synode, chaque ordination sacerdotale ou épiscopale, chaque rencontre importante dans la vie de l'Église s'est ouverte avec le chant de cet hymne. Il est chargé de toute la foi, la dévotion et le désir ardent de l'Esprit des générations qui l'ont chanté avant nous. Et maintenant, quand il est chanté, même par le plus modeste chœur des fidèles, Dieu l'entend ainsi, avec cette immense « orchestration » qu'est la communion des saints.

Je vous demande la charité, Vénérables Pères, frères et sœurs, de vous lever et de le chanter avec moi pour invoquer une nouvelle effusion de l'Esprit sur nous et sur toute l'Eglise...

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit de l’Italien par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes

P. Raniero Cantalamessa, ofmcap

« NÉ D'UNE FEMME »

Troisième prédication de l’Avent 2021

*« Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme[[16]](#footnote-16). »* C'est sur le sens et l'importance de ces trois derniers mots – *« né d'une femme »* - que nous voulons nous arrêter au cours de cette dernière méditation, en raison aussi de leur pertinence pour la fête de Noël que nous nous préparons à célébrer.

Dans la Bible, l'expression *« né d'une femme »* indique l’appartenance à la condition humaine de faiblesse et de mortalité[[17]](#footnote-17). Il suffit d'essayer de supprimer ces trois mots du texte pour se rendre compte de leur importance. Que serait le Christ sans eux ? Une apparition céleste et désincarnée. L'ange Gabriel aussi fut *« envoyé »* par Dieu, mais pour retourner au ciel comme il en était descendu. La femme, Marie, est celle qui a « ancré » le Fils de Dieu à l'humanité et à l'Histoire pour toujours.

C'est ainsi que les Pères de l'Église lisaient les paroles de Paul, eux qui durent lutter contre l'hérésie gnostique et docétiste. Ils ont souligné à juste titre le parallélisme entre l'expression *« né d’une femme »* et celle que Paul lui-même utilise en Romains 1, 3 : *« selon la chair, né de la descendance de David[[18]](#footnote-18) ».* Ignace d'Antioche a une expression vertigineuse : il dit que Jésus « est [né] de Marie et de Dieu[[19]](#footnote-19) », presque comme on dit de quelqu'un qu'il est le fils d’Untel et d’Unetelle. En réalité, dans tout l'univers, Marie est la seule à pouvoir s'adresser à Jésus avec les paroles mêmes du Père céleste : *« Tu es mon fils, je t'ai engendré »*.

L'Apôtre - fait remarquer Tertullien - ne dit pas « factum *per* mulierem », mais « factum *ex* muliere », c'est-à-dire né *d'une* femme, non *à travers* une femme. La raison en est qu'entre-temps, l'hérésie docétiste avait évolué et pris une forme moins radicale. Elle affirmait que Jésus avait bien une chair, mais d'origine céleste et non terrestre, et passée par Marie comme à travers un canal, ayant en elle une voie, non une mère[[20]](#footnote-20). Saint Léon le Grand placera l'expression paulinienne *« né d’une femme »* au cœur du dogme christologique, écrivant dans le « Tome à Flavien » que le Christ est « homme en raison du fait qu'il est "*né d’une femme et né sous la loi"*... La naissance dans la chair est une preuve évidente de sa nature humaine[[21]](#footnote-21) ».

Également, en ce qui concerne l'expression paulinienne *« né d'une femme »*, nous voyons se réaliser le grand principe exégétique formulé par saint Grégoire le Grand, à savoir que « l'Écriture grandit à mesure qu'on la lit[[22]](#footnote-22) ». Saint Irénée lit déjà Galates 4, 2, *« né d'une femme »*, à la lumière de Genèse 3, 15 : *« Je mettrai une hostilité entre toi et la femme »[[23]](#footnote-23)*. Marie apparaît comme la femme qui récapitule Eve, la mère de tous les vivants ! Elle n'est pas une apparition marginale qui entre en scène pour ensuite disparaître dans la nature. Elle est l'aboutissement d'une tradition biblique qui traverse toute la Bible d'un bout à l'autre.

Il commence par la femme *« fille de Sion »* qui est la personnification de tout le peuple d'Israël et termine par la femme *« ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds »* de l'Apocalypse (Ap 12, 1) qui représente l'Église.

« Femme » est le terme employé par Jésus pour s'adresser à sa mère à Cana et sous la croix. Il est difficile - pour ne pas dire impossible - de ne pas voir un lien, dans la pensée de Jean, entre les deux femmes : la femme symbolique qu'est l'Église et la femme réelle qu'est Marie. Ce lien se reflète dans *Lumen Gentium* de Vatican II qui, précisément pour cette raison, traite de Marie au sein de la constitution sur l'Église.

*Le Christ doit naître de l'Église*

Depuis quelque temps, on parle beaucoup de la dignité de la femme. Saint Jean Paul II a écrit une lettre apostolique sur ce thème, *Mulieris dignitatem*. Quelle que soit la dignité que nous, créatures humaines, pouvons attribuer à la femme, nous resterons toujours infiniment en dessous de ce que Dieu a fait en choisissant l'une d'entre elles pour être la mère de son Fils fait homme. « Même si nous avions autant de langues qu’il y a de brins d’herbe ! », a-t-on écrit [[24]](#footnote-24).

Beaucoup a été fait ces derniers temps pour étendre la présence des femmes dans les sphères de décision de l'Église et il reste peut-être encore beaucoup à faire. Mais nous n’allons pas traiter cette question ici. Nous devons plutôt aborder un autre domaine, où la distinction homme-femme n'a aucune importance, car la femme dont nous parlons représente l'Église tout entière, c'est-à-dire hommes et femmes de la même manière.

En bref, voilà ce dont il s’agit : Jésus, qui est né physiquement et corporellement de Marie, doit maintenant naître spirituellement de l'Église et de chaque croyant. Une tradition exégétique qui, dans son noyau initial, remonte à Origène, s'est cristallisée dans la formule : « Maria, vel Ecclesia, vel anima » : Marie, c'est-à-dire l'Église, c'est-à-dire l'âme. Écoutons comment un auteur médiéval, Isaac de l'Étoile, formule cette doctrine :

Dans les Écritures divinement inspirées, ce qui est dit de façon universelle de la Vierge Mère Église est compris de façon singulière de la Vierge Mère Marie ; et ce qui est dit de façon spéciale de Marie est compris de façon générale de la Vierge Mère Église... Enfin, toute âme fidèle, épouse de la Parole de Dieu, mère fille et sœur du Christ, est aussi considérée à sa manière comme vierge et féconde. La même Sagesse de Dieu qui est le Verbe du Père applique donc universellement à l'Église ce qui est dit spécialement de Marie et singulièrement aussi de toute âme croyante[[25]](#footnote-25).

Commençons par l'application ecclésiale. Si dans le « sens profond » (le soi-disant *sensus plenior*), la femme dans l'Écriture signifie l'Église, alors l'affirmation que Jésus est né d'une femme implique qu'il doit naître aujourd'hui de l'Église !

Il existe une icône très populaire chez les chrétiens orthodoxes que l’on appelle la *Panhagia*, c'est-à-dire la Toute Sainte. On y voit Marie debout, en pleine stature. Sur sa poitrine, comme s'il jaillissait de l'intérieur, se tient l'enfant Jésus qui a la majesté d'un adulte. Le regard de l'adorateur est attiré par l'enfant, avant même de l’être par sa mère. En effet, elle a les bras levés, comme nous invitant à le regarder, lui, et à lui faire de la place. C'est ainsi que devrait être l'Église. Celui qui la regarde ne devrait pas s'arrêter à elle, mais voir Jésus. C'est la lutte contre l'autoréférentialité de l'Église, sur laquelle les deux derniers papes, Benoît XVI et le pape François, ont souvent insisté.

Il existe un récit de Franz Kafka, qui constitue un puissant symbole religieux à cet égard. Il est intitulé « Un message impérial ». C’est l’histoire d'un empereur qui, sur son lit de mort, appelle un sujet à ses côtés et lui murmure un message à l'oreille. Le message est si important qu'il se le fait répéter à son tour à l’oreille. Il congédie ensuite le messager d'un signe de tête et celui-ci se met en route. Mais écoutons directement de l'auteur la suite de l'histoire, marquée par le ton onirique, presque cauchemardesque, typique de cet écrivain :

Avançant tantôt un bras, tantôt l'autre, le messager se fraye un passage à travers la foule et avance ainsi facilement, comme nul autre. Mais la foule est immense, les maisons n’en finissent pas. Comme il volerait s'il avait le champ libre ! Au lieu de cela, comme il se donne de la peine en vain ; il continue à travailler dans les pièces du palais intérieur, dont il ne sortira jamais. Et même s'il y parvient, cela ne signifie rien : il doit se battre pour descendre les escaliers. Et même s'il y parvient, il n'aura toujours rien fait : il devra traverser les cours ; et après les cours, le deuxième cercle de bâtiments. […] Et si enfin il se précipitait hors de la dernière porte – mais jamais, jamais cela ne pourrait arriver – il verrait la Ville Impériale devant lui, le centre du monde, entièrement rempli de ses propres déchets. Personne ne pénètre ici, même avec le message d’un mort. – Mais toi, tu es assis à ta fenêtre et tu rêves du message quand la nuit vient[[26]](#footnote-26).

En lisant ce récit, on ne peut s'empêcher de penser au Christ qui, avant de quitter ce monde, a confié à l'Église le message suivant : *« Allez dans le monde entier, proclamez l’Evangile à toute la création[[27]](#footnote-27) »*. Et on ne peut s'empêcher de penser à tous ces hommes qui se tiennent à la fenêtre et rêvent, sans le savoir, d'un message comme le sien.

Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que l'Église ne devienne jamais ce château compliqué et encombré décrit par Kafka, et que le message puisse en sortir aussi libre et joyeux qu'au début de sa course. Nous savons quels sont les « murs de séparation » qui peuvent retenir le messager. Il s'agit tout d'abord des murs qui séparent les différentes églises chrétiennes les unes des autres, puis de l'excès de bureaucratie, des vestiges d'un cérémonial devenu insignifiant : oripeaux, lois et controverses passées qui ne sont plus que des débris.

C'est comme certains bâtiments anciens. Au fil des siècles, pour les adapter aux besoins du moment, on les a remplis de cloisons, d'escaliers, de pièces, de placards et de soupentes. Le moment vient où l'on se rend compte que toutes ces adaptations ne répondent plus aux besoins actuels, ou plutôt constituent un obstacle ; il faut alors avoir le courage de les démolir et de redonner au bâtiment la simplicité et la linéarité de ses origines, en vue d'un nouvel usage.

J'ai cité cette histoire et son application à l’Eglise lors de l’homélie prononcée à Saint-Pierre le Vendredi saint 2013, au cours de la première année du pontificat de l'actuel Souverain Pontife. Si je me suis permis de les reprendre ici c'est pour rendre grâce à Dieu pour les pas que l'Église a faits entre-temps en cette direction, pour sortir d’elle-même et aller vers « les périphéries existentielles du monde » avec le message de Christ.

*Le Christ doit naître de l'âme*

Il nous reste maintenant à réfléchir sur ce qui nous concerne tous sans distinction et de plus près : la naissance du Christ de l'âme croyante. « Le Christ – écrit saint Maxime le Confesseur - naît toujours mystérieusement et volontairement, s'incarnant à travers ceux qui sont sauvés ; il fait de l'âme qui l'enfante une mère vierge[[28]](#footnote-28). »

Comment devient-on mère du Christ ? Jésus nous l’explique dans l'Évangile : en écoutant, dit-il, la Parole et en la mettant en pratique[[29]](#footnote-29). Il est important de noter qu'il y a deux démarches à accomplir. Marie aussi est devenue la mère du Christ en deux étapes, d'abord en le concevant, puis en lui donnant naissance.

Il existe deux maternités incomplètes ou deux types d'interruption de maternité. L'un d'eux est l'avortement, ancien et bien connu. Il se produit lorsqu'une vie est conçue mais n'est pas portée à son terme parce qu’entre-temps, soit par des causes naturelles, soit par le péché des hommes, le fœtus est mort. Jusqu'à récemment, c'était le seul cas connu de maternité incomplète. Aujourd'hui, on en connaît un autre qui consiste, à l’inverse, à donner naissance à un enfant sans l'avoir conçu. C'est le cas des enfants conçus dans des éprouvettes et placés dans l'utérus d'une femme, ou dans le cas d'un utérus prêté pour accueillir, éventuellement contre rémunération, des vies humaines conçues ailleurs. Dans ce cas, l’enfant que la femme met au monde ne vient pas d'elle, il n'est pas conçu « d'abord dans son cœur et ensuite dans son sein », comme le dit Augustin à propos de Marie[[30]](#footnote-30).

Malheureusement, même au niveau spirituel, ces deux tristes possibilités existent. Celui qui accueille la Parole sans la mettre en pratique ; celui qui continue à faire un avortement spirituel après l'autre, en formulant des intentions de conversion qui sont ensuite systématiquement oubliées et abandonnées à mi-chemin, conçoit Jésus sans le mettre au monde. C’est, dit saint Jacques, celui qui se regarde rapidement dans un miroir et s'en va en oubliant comment il était[[31]](#footnote-31).

Au contraire, celui qui fait beaucoup d'œuvres, même bonnes, mais qui ne viennent pas du cœur, de l'amour de Dieu et d'une intention juste, mais plutôt de l'habitude, de l'hypocrisie, de la recherche de sa propre gloire et de son intérêt, ou simplement de la satisfaction qui vient de les faire, enfante le Christ sans l'avoir conçu. Nos œuvres ne sont « bonnes » que si elles viennent du cœur, si elles sont conçues par amour de Dieu et dans la foi. En d'autres termes, si l'intention qui nous anime est droite, ou du moins si nous faisons un effort pour la rectifier.

Saint François d'Assise a une parole qui résume bien ce que je veux souligner :

Nous sommes mères du Christ, dit-il, lorsque nous le portons dans notre cœur et notre corps par l’amour, par la loyauté et la pureté de notre conscience, et que nous l’enfantons par nos bonnes actions qui doivent être pour autrui une lumière et un exemple[[32]](#footnote-32).

En d'autres termes, il veut dire que nous concevons le Christ lorsque nous l'aimons d'un cœur sincère et avec une conscience claire, et que nous lui donnons naissance lorsque nous accomplissons des œuvres saintes qui le manifestent au monde et rendent gloire au Père qui est dans les cieux[[33]](#footnote-33). Saint Bonaventure a développé cette pensée de son Père séraphique dans un opuscule intitulé « Les cinq fêtes de l'Enfant Jésus[[34]](#footnote-34) ». Pour lui, ces fêtes sont : la conception, la naissance, la circoncision, l'Épiphanie et la Présentation au Temple. Le saint explique comment célébrer spirituellement chacune de ces fêtes dans sa propre vie. Je me limiterai à ce qu'il dit des deux premières fêtes, la conception et la naissance.

Pour saint Bonaventure, l'âme conçoit Jésus lorsque, insatisfaite de la vie qu'elle mène, stimulée par de saintes inspirations et enflammée d'une sainte ardeur, se détachant enfin résolument de ses anciennes habitudes et de ses défauts, elle est comme fécondée spirituellement par la grâce du Saint-Esprit et conçoit le dessein d'une vie nouvelle. La conception du Christ a eu lieu !

Une fois conçu, le Fils béni de Dieu naît dans le cœur lorsque, après avoir fait un sain discernement, demandé les conseils appropriés, invoqué l'aide de Dieu, l'âme met immédiatement en œuvre son saint dessein, en commençant à réaliser ce qu'elle mûrissait depuis un certain temps, mais qu'elle avait toujours remis à plus tard par crainte de ne pas en être capable.

Mais il faut insister sur une chose : cette intention d'une vie nouvelle doit se traduire, sans tarder, par quelque chose de concret, par un changement, si possible aussi extérieur et visible, dans notre vie et dans nos habitudes. Si l'intention n'est pas mise en œuvre, Jésus est conçu mais ne naît pas. C'est l'un des nombreux avortements spirituels. On ne célébrera jamais la « deuxième fête » de l'Enfant Jésus, qui est Noël ! C'est l'un des nombreux reports dont notre vie a peut-être été ponctuée.

Un petit changement pour commencer pourrait être de faire un peu de silence autour de nous et en nous. « Comme ce serait bien - a dit le Saint-Père lors de la dernière audience générale - si chacun de nous, à l'exemple de saint Joseph, pouvait retrouver cette dimension contemplative de la vie ouverte par le silence ». Une ancienne antienne du temps de Noël disait que la Parole de Dieu est descendue du ciel *dum medium silentium tenerent omnia* [[35]](#footnote-35): "alors que tout autour était silence".

Tout d'abord, essayons de faire taire le bruit qui est en nous, les processus qui se déroulent toujours dans nos esprits, à propos des personnes et des faits, et dont nous sortons toujours gagnants. Transformons-nous d'accusateurs en défenseurs des frères, en pensant à combien de choses les autres pourraient nous reprocher. Dans les procès canoniques - du moins dans le passé - après l'accusation, le juge prononçait la formule : « *Audiatur et altera pars* » : « Qu’on écoute maintenant l’autre part. » Quand on se surprend à juger quelqu'un, il faudrait répéter péremptoirement à soi-même la même formule : *Audiatur et altera pars* ! Ecoute les raison de l’autre!

Revenons avec nos pensées à Marie. Tolstoï fait une observation sur la femme enceinte qui peut nous aider à comprendre et à imiter la Vierge dans ces derniers jours de l'Avent. Le regard de la femme enceinte, dit-il, est d'une étrange douceur ; il est tourné vers l’intérieur plutôt que vers l’extérieur, car la réalité plus belle du monde est au-dedans d’elle. Ainsi était sans doute le regard de Marie qui portait en son sein le créateur de l'univers. Imitons-la en nous ménageant des moments de véritable recueillement pour accueillir Jésus dans nos cœurs. La meilleure réponse à la tentative de la culture sécularisée d'effacer Noël de la société est de l'intérioriser et de le ramener à son essentiel.

Cette année au cours de laquelle nous avons célébré le septième centenaire de la mort de Dante Alighieri touche à sa fin. Terminons en faisant nôtre la merveilleuse prière à la Vierge dans le dernier chant de son Paradis. Lui aussi, comme Paul et Jean, appelle Marie simplement « la Femme » :

« Ô Vierge Mère, Fille de ton Fils,

Humble, mais plus élevée qu'aucune autre créature ;

Terme fixe de la Volonté éternelle,

Tu as tellement ennobli la nature humaine

Que ton Créateur n'a pas dédaigné

De devenir ton propre Ouvrage.

Dans ton Cœur a été rallumé cet Amour,

Dont les rayons ont fait germer,

Au sein de la paix céleste, cette Fleur étincelante.

Soleil en son midi, Tu nous embrases

d'une ardente charité, et Tu es, pour les mortels,

La source d'une vive espérance.

Ô Femme, Tu es si grande, Tu as tant de puissance,

Que quiconque veut une Grâce, et ne recourt pas à Toi,

Veut que son désir vole sans ailes.

Ta bonté n'exauce pas seulement

Celui qui l'invoque ; souvent

Elle prévient généreusement les demandes.

En Toi est la Miséricorde, en Toi la Tendresse,

En Toi la Magnificence ; en Toi se réunissent

Toutes les vertus de toutes les créatures ».

Saint Père, Vénérables Pères, Frères et Sœurs, Joyeux Noël !

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Traduit de l’Italien par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes.*

1. Saint Jean Paul II, *Ecclesia de Eucharistia*, 6. [↑](#footnote-ref-1)
2. Giunta Bevegnati, *Légende de la vie et des miracles de la Bienheureuse Marguerite de Cortone*, Nabu Press, 2018. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. A. Michel, *Reviviscence des sacrements*, in DTC, XIII,2, Paris 1937, coll. 2618-2628. [↑](#footnote-ref-3)
4. Saint Thomas d’Aquin, *Somme théologique*, II-II, 1, 2, ad 2. [↑](#footnote-ref-4)
5. Grégoire le Grand, *Homélies sur Ezéchiel*, I, 2, 1. [↑](#footnote-ref-5)
6. Léon le Grand, *Sermon pour Noël*, 3. [↑](#footnote-ref-6)
7. Cyprien, *De unitate Ecclesiae*, 6. [↑](#footnote-ref-7)
8. Augustin, *Discours*, 69 (PL 38, 440). [↑](#footnote-ref-8)
9. In *Enchiridion Fontium Historiae Ecclesiasteicae Antiquae*, Herder 1965, pp.92-94. [↑](#footnote-ref-9)
10. Cf. LG, 9. [↑](#footnote-ref-10)
11. Cf. H.U. von Balthasar, « Casta Meretrix » (1948), in id., *Sponsa Verbi* (1961), Johannes, Freiburg, 1971. [↑](#footnote-ref-11)
12. Bonaventure, *Itinéraire de l’esprit vers Dieu*, Poche, 2001. [↑](#footnote-ref-12)
13. Cf. Luther, *Sermon pour la Pentecôte*, WA 12. [↑](#footnote-ref-13)
14. Raymond de Capoue, *Legenda maior*, 113. [↑](#footnote-ref-14)
15. Métropolite Ignatios de Lataquié*, Rapport du Conseil Mondial des Églises*, Uppsala, 1968. [↑](#footnote-ref-15)
16. Ga 4, 4. [↑](#footnote-ref-16)
17. Jb 14, 1 ; 15, 14 ; 25, 4. [↑](#footnote-ref-17)
18. Ignace d’Antioche, *Lettre aux Tralliens* 9, 1 ; *Lettre aux Smyrniotes* 1, Irénée de Lyon, *Adv. Haer.* III, 16, 3. [↑](#footnote-ref-18)
19. Ignace d’Antioche, *Lettre aux* *Ephésiens*, 7, 1. [↑](#footnote-ref-19)
20. Cf. Tertullien, *De carne Christi*, 20. [↑](#footnote-ref-20)
21. Léon le Grand, *Lettre 28 à Flavien*, 4. [↑](#footnote-ref-21)
22. Grégoire le Grand, *Morales sur Job*, XX, 1. [↑](#footnote-ref-22)
23. Irénée, Adv. Haer. IV, 40, 3. [↑](#footnote-ref-23)
24. Luther, *Commentaire sur le Magnificat* (éd. Weimar 7, p. 572 s.). [↑](#footnote-ref-24)
25. Isaac de l’Etoile, *Discours*, 51. [↑](#footnote-ref-25)
26. F. Kafka, *Un message impérial*, in *Récits*, Le livre de poche, 2000. [↑](#footnote-ref-26)
27. Mc 16, 15. [↑](#footnote-ref-27)
28. Saint Maxime le Confesseur, *Commentaire du Notre Père*. PG 90, 889. [↑](#footnote-ref-28)
29. Cf. Lc 8, 21. [↑](#footnote-ref-29)
30. Saint Augustin, *Discours* 215, 4. PL 38, 1074. [↑](#footnote-ref-30)
31. Cf. Jc 1, 23-24. [↑](#footnote-ref-31)
32. Saint François d’Assise, *Lettre à tous les fidèles*, 1. Sources Franciscaines, 178. [↑](#footnote-ref-32)
33. Cf. Mt 5, 16. [↑](#footnote-ref-33)
34. Saint Bonaventure, *De quinque festivitatibus Pueri Jesu.* [↑](#footnote-ref-34)
35. “Dum medium silentium tenerent omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens Sermo tuus, Domine, de cælis a regalibus sedibus venit” (Sap. 18, 14-15, Vulgate). [↑](#footnote-ref-35)